

duire facilement chez la marquise... Elle est fort aimable... Elle reçoit beaucoup et donne des fêtes dont tout Paris s'occupe... Elle vit avec son père, le maître de forges, Jacques Révéron, mais tu verras rarement celui-ci, qui n'aime pas le monde et ne se montre guère... Je ne l'ai aperçu, pour ma part, que deux ou trois fois... et je ne lui ai jamais adressé la parole... On le dit triste et peu causeur... Quant à Adrienne, tu la connais, je n'ai pas besoin de te dire que tu n'es pas le premier auquel elle a fait tourner la tête... Et je souhaite vivement que tu fasses tourner la sienne... Elle a refusé jusqu'ici toutes les propositions les plus brillantes... Cela prouve que son cœur est libre... Bonne chance, ami !

L'existence de Paul fut, dès lors, emplie par la fièvre et l'inquiétude.

Sa pensée se reportait vers Adrienne constamment et sa mère, en le voyant ainsi, crut à de nouvelles idées noires, s'imagina que, revenu à son premier projet, son fils voulait enfin l'exécuter.

Elle s'en ouvrit à lui, franchement.

Et elle fit bien, car il la tranquillisa d'un mot.

—Non, je ne suis pas triste, ma bonne, mais seulement préoccupé. Et puisque tu as deviné que j'avais un souci, je vais t'en avouer le motif. Je suis amoureux, amoureux à perdre la tête et malheureux parce que celle que j'aime ne pensera jamais à m'aimer...

Et Albine, dans sa fierté de mère :

—Elle est donc bien belle, et bien riche ?...

—Hélas ! oui, elle est tout cela... Mais fût-elle moins jolie, eût-elle moins de fortune, mes chances n'en seraient pas plus grandes... Que suis-je, moi ? Rien...

—J'ai entendu dire que le monde a changé, mon enfant, et qu'il n'y a plus d'obstacle au bonheur d'un homme, lorsque cet homme est intelligent, honnête et bon.

—Paroles que tout cela, discours creux.

—Lui as-tu dit, à cette jeune fille, que tu l'aimais ?

—Non. Crais-je seulement !... Je me sens devant elle faible et timide comme un enfant... J'arrive avec des grandes résolutions, et tout cela s'effondre, s'évanouit quand elle me regarde... Ah ! je l'aime, va... et comme je comprends que l'amour peut bouleverser toute une vie !...

—Laisse-moi te conseiller, mon fils, bien que je ne sois qu'une pauvre femme... moi que tu vois vieille et laide, j'ai été très belle aussi et j'ai souffert d'amour... j'ai donc un peu d'expérience...

—Parle, ma bonne, ta voix et ton sourire me redonnent du courage... Quel conseil ?

—Les obstacles que tu prévois viendront surtout de la famille... à ce que j'ai compris ?...

—Et ils seront, je le crains, insurmontables.

—Eh, il n'y a point, en ces questions, d'obstacles lorsqu'on a une alliée... l'alliée qu'il te faut, c'est la jeune fille...

—Adrienne ?

—Oui, Adrienne, puisque c'est son nom. Si elle t'aime, elle t'aidera, elle t'encouragera, elle te soutiendra...

—Mais il faut qu'elle m'aime !...

—Interroge son cœur, sois franc avec elle, tu le sauras.

—Et si elle ne m'aime pas ? dit-il avec angoisse.

—En ce cas, cher enfant, je ne connais pas d'autre remède que celui de venir pleurer en cachant ta tête dans le giron de ta vieille nourrice.

—Je suivrai ton conseil ; je verrai Adrienne, je lui parlerai et je te dirai bientôt ce qu'elle m'aura répondu.

—Va, mon enfant, et je prierai pour que tu sois heureux.

A quelque temps de là, Mathilde Révéron — ou la marquise de Terracini, car c'était bien elle, Georges de Vaubertin ne s'était pas trompé — prêtait les salons de son hôtel du parc Monceau et les splendides jardins qui s'étendaient derrière à une fête japonaise donnée au profit des pauvres ; on s'était fort disputé les billets, car la fête, qui réunissait des divertissements nombreux et à laquelle des artistes de l'Opéra, de la Comédie-Française et des théâtres de genre donneraient leur concours, promettait d'être brillante et originale.

Vaubertin, qui avait pour Paul une véritable affection, était sûr de lui être agréable en lui procurant un billet.

Il n'y manqua pas, en effet, et Paul, très touché de l'attention, l'en remercia, les larmes aux yeux. Vaubertin sourit :

—Eh bien, dit-il, il paraît que c'est sérieux, cette fois ?

—Ah ! mon ami, cette enfant tient ma vie entre ses mains.

—Diable ! fais en sorte qu'elle ne desserre pas les doigts !

Il y eut foule à cette fête à laquelle assista le Paris élégant, raffiné, aristocratique.

Paul entra avec Vaubertin.

C'était sous le nom de sa nourrice que le jeune homme se faisait toujours annoncer : Paul Mirande...

Déjà c'était la revanche de la mère !

Malgré lui, il portait, sans le savoir, le nom qui était le sien !...

Et ce fut ainsi que Vaubertin le présenta à Révéron. Le maître des forges de Chalambois était bien changé.

Ces vingt-cinq années écoulées depuis le meurtre de Gaspard avaient fait de lui un vieillard courbé, au visage pâle et maladif, à la barbe entièrement blanche, aux cheveux rares et blancs.

Il avait soixante-cinq ans et en paraissait quatre-vingts.

Ses yeux expressifs avaient pourtant conservé une vivacité juvénile et leur regard exprimait encore, ainsi qu'autrefois, une extrême douceur, une bonté infinie, mais énergique et sans faiblesse.

Mathilde, au contraire, paraissait encore jeune, bien qu'elle eût près de quarante-cinq ans, l'âge d'Albine ; mais quelle différence avec la paysanne !...

Tandis que celle-ci semblait, comme Révéron, avoir doublé chacune des années de sa vie, Mathilde, brune, sans une ride, élégante, la taille fine et dégagée, rivalisait encore de beauté avec sa fille.